

FRANCIS RYCK  
***PARIS VA MOURIR***

French Pulp Éditions  
Policier

# 1

Presque toutes les tables étaient occupées, garnies du lot habituel d'étrangers et de provinciaux. Ils mangeaient tous silencieusement en regardant les quais défiler à travers les verrières, et échangeaient leurs impressions à voix basses, dans le léger cliquetis des couverts et le vrombissement imperceptible des moteurs.

La ville s'était illuminée d'un coup, dans une magnifique soirée d'octobre. Il était 20 h 05. L'étrave de la longue vedette s'avança dans l'ombre du pont Alexandre III.

De temps à autre, la voix de l'hôtesse commentait, de plus en plus confidentielle, comme si elle avait peur de briser quelque chose. Le maître d'hôtel s'approcha d'une table et fit signe au sommelier. À la barre, le pilote bâilla et leva machinalement les yeux vers le pont sous lequel le bateau s'engageait.

Quelqu'un venait encore de jeter une saleté sur la vedette. C'était assez fréquent, au passage des ponts ; cela allait des mégots rougeoyants aux papiers sales roulés en boule, et même aux peaux de bananes. Cette fois-ci, cela avait l'air d'une orange ou d'une pomme, probablement un fruit pourri. Les verrières étaient assez solides, les cochonneries rebondissaient sans que les clients s'en aperçoivent à l'intérieur.

Dans la salle des machines, le premier mécanicien croquait une barre de chocolat au lait. Il resta le bras suspendu, la tête levée comme par un déclic de marionnette. L'espace d'un éclair, il pensa que la foudre venait de tomber sur le bateau. La détonation emplissait tout, coupait le souffle. Sans que le rythme des moteurs eût changé, le plancher se mit à osciller doucement, comme sous l'effet d'une houle.

Le mécanicien aperçut son compagnon, un chiffon à la main, la tête levée lui aussi, bouche grande ouverte. Les lampes tremblotèrent et la lumière s'éteignit.

Ça rappelait la guerre. Les deux hommes savaient maintenant qu'il ne s'agissait pas de la foudre : il n'y avait pas eu d'orage depuis des semaines. Quelque chose avait explosé là-haut, qui faisait penser à un réservoir de combustible ou à une bouteille d'air comprimé.

Il se passa un temps mort, de deux ou trois secondes, puis la clameur éclata, là-haut. Des hurlements, martèlements de pas, des cris aigus avec déjà *ces* plaintes chantonnées en demi-ton et qui n'en finissent pas. Comme pendant la guerre, sur un bateau touché par une torpille ou une bombe d'avion. Des chocs, des bruits de chutes, des choses qui battent.

La vedette se mettait en travers, on la sentait virer toute seule, à l'aveuglette. Puis un coup sourd qui ébranlait la coque, elle venait sans doute de heurter un pilier du pont.

À tâtons, le mécanicien s'approcha du mégaphone et appela la timonerie, le patron ; sans réponse. Puis il se retourna en criant :

— Alors, tu peux pas trouver l'accès ?

Il entendait Michaux qui farfouillait, qui finissait par gratter une allumette. Il pensa au feu, au risque d'incendie, si ça n'était pas déjà en train de brûler là-haut. Alors il stoppa les moteurs.

Il y avait des extincteurs là-haut, et le personnel... Quel personnel ? Des loufiats. On n'est pas préparé à des accidents de ce genre sur ces bateaux qu'on continue à appeler les bateaux-mouches ; des restaurants flottants qui font leurs petits périples bien tranquilles sur la Seine...

L'échelle de fer collait aux doigts, elle avait été repeinte la veille. Le mécanicien grimpa quatre à quatre ; il s'aperçut qu'il mâchait toujours son chocolat et qu'il n'avait pas lâché le morceau qu'il tenait à la main. À mesure qu'il montait, la clameur s'amplifiait, comme quand on tourne à fond le bouton d'un poste de radio.

Il n'y avait pas d'incendie. C'était presque l'obscurité, avec l'ombre du pont au-dessus. Mais on devinait la vedette à nu, toute la verrière volatilisée et la timonerie soufflée. Des formes qui se débattaient, émergeaient d'un chaos de ferrailles tordues et d'amoncellements de verre brisé, d'autres qui couraient d'un bout à l'autre du pont, se heurtaient en s'appelant. De brefs éclats de lumière venus d'on ne savait où, qui éclairaient des flaques rouges, des débris de choses, de vêtements, des pâtes visqueuses, des visages figés, puis tout retombait dans l'ombre.

Trois ou quatre hommes avaient plongé, on les devinait nageant vers le quai.

La clameur gagnait là-haut, sur le pont Alexandre III. La foule déferlait, accourue de partout, qui se pressait là comme au promenoir d'un théâtre, se penchait sur le parapet, interpellait sans comprendre. Une fumée noire montait du fleuve, s'effiloçait.

Des agents arrivaient en courant, l'un d'eux criait des ordres, portait un sifflet à sa bouche ; un autre faisait demi-tour, brisait la glace d'un téléphone de police.

Les feux restaient au vert. Des voitures s'étaient arrêtées, d'autres manœuvraient pour dépasser et sortir du pont. Un encombrement gigantesque s'établit en un quart de minute.

Il y eut un brusque concert de klaxons : ceux qui ne savaient pas, qui étaient trop loin pour comprendre. Puis, aussitôt, des sirènes et en amont du fleuve, le projecteur encore lointain d'une vedette de la brigade fluviale.

En dix minutes, le service d'ordre avait été organisé. Les ambulances de la police se garaient sur le quai où la vedette venait d'être amarrée.

Trafic fluvial interrompu, projecteurs des bateaux-pompes braqués sur la scène, le pont et les berges noirs d'une foule compacte, silencieuse. Les voitures de la police, des uniformes, des types en imperméables qui se hâtaient, passaient au milieu des éclairs de flashes.

Les civières s'alignaient autour des ambulances pleines qui démarraient en trombe, cela continuait, paraissait ne devoir jamais s'arrêter.

Les dégâts matériels paraissaient dérisoires comparés au reste : ce carnage de corps hachés, criblés. À peine une dizaine de passagers totalement indemnes ; le nombre des morts encore imprécis – on les rassemblait, on les empaquetait à la va-vite – chargés, eux, sur les vedettes des pompiers.

L'enquête avait commencé dans le tumulte. Le premier topo écartait l'hypothèse d'un accident survenu à bord. Des éclats de grenade avaient été retrouvés. Des impacts semblables, relevés sur les piliers et le tablier du pont Alexandre III, écartaient aussi l'hypothèse d'un engin placé à bord avant l'appareillage.

Les effets de la déflagration paraissaient trop puissants pour avoir été produits par une seule grenade. Il s'agissait vraisemblablement de deux engins couplés, lancés du pont et amorcés pour exploser à moins d'un mètre de la verrière de la salle de restaurant. La tactique la plus meurtrière, d'autant plus que les éclats ramassés étaient ceux, caractéristiques, de grenades défensives.

Un peu avant minuit, deux hommes étaient réunis rue des Saussaies, dans un bureau du troisième étage. L'un d'eux, assis dans un fauteuil, un dossier ouvert sur ses genoux, était le commissaire principal Gevrier, de la P.J. L'autre, entièrement chauve, vêtu d'un strict complet gris, était le Directeur de la 3<sup>e</sup> section des Renseignements Généraux.

— Tant que le public a cru à un accident, disait Gevrier, aucun témoin ne s'est manifesté.

Pendant les vingt minutes qui ont suivi l'attentat, les conversations relevées dans la foule portaient sur une explosion de carburant. Mais dès que la vérité a commencé à filtrer, les témoins ont commencé à affluer, il y en a déjà plus de dix à l'heure actuelle. Tous contradictoires, évidemment, tous aussi fantaisistes les uns que les autres. En réalité, personne n'a rien vu.

Le Directeur se caressa distraitement le menton et dit avec un sourire désabusé qu'il n'y avait rien de plus facile que de laisser tomber d'un pont un objet quelconque, surtout à la nuit tombante :

— Même s'il s'agit d'un paquet de grenades, ajouta-t-il. Ce n'est qu'une question de synchronisation, il suffit de s'arrêter le long du parapet au moment où le bateau passe à proximité ; amorcer les grenades, pencher le buste et les laisser tomber. Quand elles explosent, le type a disparu, noyé dans la foule ou récupéré par une voiture qui le suivait.

— Rien de plus simple, approuva Gevrier. J'attire cependant votre attention sur le fait que les grenades ont explosé un peu avant l'impact. Les éclats ont littéralement arrosé le bateau. Cette technique demande du sang-froid et de l'entraînement. Le type ne doit pas être un amateur.

— Je suppose, murmura le Directeur, que personne n'a rien vu de la vedette ?

Gevrier feuilleta le mince dossier :

— Deux des rescapés se trouvaient dans la salle des machines, cinq à la cuisine et à la plonge, l'hôtesse et un des garçons tout à l'avant du restaurant. On a commencé l'interrogatoire des blessés les plus légers...

Il eut un geste dubitatif en relevant la tête et ajouta :

— Qu'est-ce qu'on aurait pu voir de la vedette, à cette heure-là ? Ceux qui auraient pu distinguer une silhouette en haut du pont ont été les premiers tués. Je ne crois pas, acheva-t-il avec un sourire, que leur témoignage nous eût apporté grand-chose.

— Eh bien, soupira le Directeur, à nous la balle. Votre opinion ?

— Je n'ai pas d'opinion. Puisque l'affaire passe entre vos mains, je suppose qu'on pense à un attentat terroriste, un rebondissement des événements de mai. C'est l'obsession à la mode, en ce moment. Si c'est ça, il y aura sans doute des dénonciations...

Le Directeur ramassa une longue pipe de bruyère sur son bureau et se mit à la bourrer délicatement :

— Je n'en suis pas si sûr, dit-il. N'importe quel illuminé peut avoir l'idée de faire sa petite révolution personnelle. Je ne vois aucun des groupes politiques connus prendre la responsabilité d'une affaire pareille.

— Des réseaux étrangers ? fit Gevrier sans enthousiasme.

— Dans quel but ?

Il alluma sa pipe, souffla une bouffée et reprit :

— Ce que je crains le plus, c'est que ce soit une opération de brouillage, un crime noyé. Les risques sont presque nuls quand on n'hésite pas à liquider une centaine de personnes à la grenade pour en atteindre une seule. Ce ne serait pas la première hécatombe qui ait cet objectif.

Gevrier prit une gauloise dans la poche de sa gabardine et la froissa entre ses doigts :

— Oui, admit-il d'un ton amusé, mais avouez que là, les risques de manquer l'objectif étaient considérables...

— Qui sait ?

— Les tout derniers rapports de mes inspecteurs, fit Gevrier, mentionnent que la voix populaire commence à imputer ce crime à un fou. La voix populaire a souvent raison.

Le Directeur eut un sourire poli :

— L'histoire du fou n'arrange rien. Tout le monde l'est. Dans une société composée de fous politiques, idéalistes, mystiques, économiques, persécutés, érotomanes, paranoïaques, alcooliques et maniaques de toutes sortes, l'intéressant serait de savoir dans quelle catégorie se trouve celui-là.

— Un crime de plus aux objets trouvés, dit Gevrier en se levant. Celui-là est de taille, spectaculaire. Et tout est en route maintenant, la Presse, l'opinion publique...

— Eh bien, fit le Directeur avec bonne humeur, nous avons l'habitude de ce genre de divertissements.

Il posa sa pipe, regarda sa montre et se leva à son tour.

— Vous avez l'air optimiste, remarqua Gevrier.

— Pourquoi pas ? Nous n'en sommes encore qu'aux premières heures. Et vous connaissez la tactique : *wait and see*, attendre et voir. Écouter aussi. Dans des cas pareils, l'immobilité attentive donne les meilleurs résultats. Nous sommes avant tout des concierges, n'est-ce pas... Sans oublier un élément qui joue toujours en notre faveur : le hasard.

Il tendit la main à Gevrier, qui demanda

— Vous ne descendez pas avec moi ?

— Hélas non, maintenant il y a conférence sur cette affaire. Vos hommes seront relevés au cours de la nuit. Merci de tout ce que vous nous avez apporté.

— C'est à moi de vous remercier, répondit Gevrier, à peine ironique.

Une semaine auparavant, l'ambassade de France à Genève avait reçu une lettre ainsi rédigée :

« 12 octobre. – 11 h 45 . – Train Zurich-Paris. – Un des voyageurs (seconde classe) sera Hermann Bluck, passeport allemand aux coordonnées suivantes : né le 26-7-1925 à Wuppertal. Numismate. Domicilié à Munich. Signalement : 1 m 75, 75 kg. Yeux bleus, arcade sourcilière proéminente. Cheveux

bruns, abondants, sourcils épais. Nævus marron foncé sur la pommette gauche. Aspect *négligé*, voyage vêtu d'un imperméable couleur mastic, tête nue.

« Agitateur communiste, activités successives : Grèce, Irak, Colombie, Venezuela. Identités diverses dont STAVROS en 1958. Déviationniste trotskyste, sans activité politique connue depuis 1966, résidant à cette époque aux Pays-Bas (Rotterdam.) Récupéré par services r. Chine Populaire, division B IV action subversive. Actuellement agent-contrôle antennes Ouest-Europe, détaché en mission Paris pour contacter nouveau réseau opérationnel créé en vue action terroriste.

— Ma référence : 1822. Vous ferai parvenir mes conditions à l'arrivée.

Une photo était jointe à la lettre, un instantané ressemblant à une de ces photos prises dans la rue, montrant un homme un peu débraillé, mais sans vulgarité, un trench sur le bras, le visage tourné de trois quarts et souriant, comme s'il venait d'apercevoir un ami sur l'autre trottoir.

Le fonctionnaire de l'Ambassade, à qui ce texte fut soumis, pensa qu'il s'agissait une fois de plus d'une mauvaise blague ou d'une lettre de maniaque. Mais depuis quelque temps, à Genève comme ailleurs, les ambassades avaient reçu l'ordre de tout retransmettre à Paris, même les communications en apparence les plus farfelues.

Genève retransmit donc au Quai d'Orsay. Le fonctionnaire qui prit connaissance de ce texte le trouva beaucoup moins farfelu que ne l'avait jugé son collègue. Comme il y était question d'agitation à l'étranger (Grèce, Irak etc.) et d'un pseudonyme datant de cette époque (Stavros), le Quai dirigea la lettre, non sur l'Intérieur, mais sur un service mieux qualifié pour identifier et remonter la piste de l'agent en question.

Là, les hommes désignés pour l'épluchage de ce message, ne furent qu'à moitié surpris de retrouver le nom de Stavros dans leurs archives. Le signalement correspondait. Il s'agissait d'un personnage dont l'interception discrète à toutes fins utiles devait s'avérer nécessaire.

